

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XI.

Il gagna la rue des Martyrs et descendit par le faubourg Montmartre jusqu'au boulevard... A la porte du restaurant Bré-

faut s'entendre pour le prix, vous comprenez ça... ces choses-là, ce n'est pas dans le tarif...

- Vingt francs pour aller où je vous ai dit.
- Vous ajouterez bien cent sous de pourboire...
- Va pour cent sous.



Sa voix s'éteignit dans sa gorge; elle tendit les bras en avant et s'abattit, raide, sur le plancher.

bant stationnaient une demi-douzaine de voitures, attendant les soupeurs et les soupeuses attardés.

L'ex-complice de Jarrelonge avisa un cocher qui, malgré le poids d'un vieux carriek à multiples colletes grelottait sur son siège et soufflait dans ses doigts.

— Avez vous un bon cheval ? lui demanda-t-il.

— Une bête solide, oui, bourgeois... S'agirait donc d'aller loin ?

— A Charenton-le-pont...

— Un joli ruban de queue, mais le « Cocodès, (c'est un nom d'amitié que je donne comme ça au poulet d'Inde), — le Cocodès n'a rien fait cette nuit et il a du jarret... seulement

— Montez, bourgeois...

L'aubaine était satisfaisante et le cocher se frottait les mains tandis que son client s'installait dans la voiture.

— A quel endroit de Charenton allons-nous, bourgeois ? demanda-t-il en ajustant ses guides.

— Au pont...

— Suffit... Hue ! la bique...

Le fouet siffla, et le Cocodès détala proprement. A six heures et demie le fiacre s'arrêtait à l'endroit désigné.

— Je crois que nous avons marché bon train... s'écria l'automédon. Êtes-vous content, bourgeois ?

— Oui... Voilà les vingt-cinq francs promis.

Le cocher empouha joyeusement et tourna bride en se disant tout bas :

— C'est un paroissien qui vient de « faire ses farces » à Paris et qui tient à rentrer chez lui avant le jour... On connaît ça... Il est servi à souhait... Pas une boutique ouverte... pas un chat dans les rues...

Léopold, nous le savons, n'avait pas « fait ses farces », mais il voulait arriver rue du Cap sans être vu... Or, il était à peu près sûr, à cette heure matinale et par ce temps rigoureux, d'arriver, sans rencontrer âme qui vive, au pavillon qu'il avait loué.

Il traversa le pont et s'engagea sur la route de Créteil absolument déserte. En moins d'une heure il atteignit les premières maisons disséminées dans la plaine et formant une partie du village de Port-Créteil.

L'ex-réclusionnaire gagna un sentier qui coupait à travers champs et qui le conduisit directement à la rue du Cap. Il ouvrit la porte du jardin, puis celle du pavillon, tira de sa valise deux bougies qu'il plaça dans les flambeaux de la salle à manger et les alluma.

— Tout est bien fermé... se dit-il. On ne peut voir la lumière depuis le dehors... Je suis transi, je vais faire du feu.

Sans perdre une minute il alla chercher du bois au bûcher et, au bout d'un quart d'heure, la flamme brillante des deux foyers illuminait le salon et la salle à manger.

Quand il fit grand jour, Léopold ouvrit les persiennes et mit tout en ordre.

— Il faut que la maison paraisse habitée et bien tenue quand la petite arrivera, pensait le misérable avec un effrayant sourire.

Cette besogne achevée et l'appétit se faisant sentir, Léopold tira de sa valise deux bouteilles, l'une de vin, l'autre de liqueur, un pain, une terrine de foie gras et un petit coffret de cristal.

Ce coffret, renfermant le plus terrible des poisons connus, la poudre de crotale, était celui volé chez le compte de Terrys et qui avait échappé aux investigations de Jarrelonge, passage Tocanier. Léopold plaça ces différents objets sur une table en disant :

— Tout à l'heure j'opèrerai le mélange... Un verre de liqueur douce, cela peut s'offrir à une jeune fille... il fait froid... la course est longue... la petite ne refusera pas... si d'ailleurs elle refusait j'emploierais un autre moyen... Déjeunons d'abord..

Il déjeuna comme un homme affamé, ne laissant ni une miette de pain, ni un soupçon de foie gras dans la terrine, ni une goutte de vin dans la bouteille.

— Le dessert, maintenant... fit-il.

Et prenant un petit verre dans une cave à liqueurs placée sur l'étagère, il se versa coup sur coup trois ou quatre sades de la fiole de chartreuse jaune qu'il avait apportée.

Ayant ainsi pratiqué un vide assez notable, Léopold ouvrit le coffret de cristal et laissa tomber dans la bouteille deux pinces de son contenu.

Un effet bizarre autant qu'imprévu se produisit instantanément. Dès que le poison eut touché le liquide, celui-ci changea de couleur. De jaune qu'il était il devint rouge comme du sang, puis le rouge se modifia, pâlit et prit la teinte de la topaze brûlée.

Léopold avait suivi d'un oeil anxieux cette transformation.

— Diable ! murmura-t-il, j'aurai forcé la dose... Peu importe, après tout... la mort sera plus prompte... Il s'agit seulement de supprimer l'étiquette du père Garnier, car la couleur

mettrait la petite en défiance... Ce n'est plus de la chartreuse, cette liqueur, c'est du curacao... Tout le monde s'y tromperait..

L'étiquette enlevée, Léopold plaça la fiole sur l'étagère, remit tout en ordre et fit disparaître les traces de son déjeuner.

Il était midi. La demoiselle de magasin de madame Laurier ne devait arriver qu'à deux heures.

Léopold sortit de la maison, puis du jardin, afin de se rendre compte de ce qui se passait au dehors. La rue du Cap était déserte dans toute sa longueur.

Le thermomètre indiquait dix degrés au-dessous de zéro, et les rares habitants ne quittaient point leurs maisons bien closes.

L'évadé de Troyes rentra tout grelottant, entassa des bûches sur le feu, s'assit près de la cheminée, alluma un cigare, tira de sa poche un journal de grand format acheté la veille au soir, et le lut d'un bout à l'autre pour tuer le temps.

Rien n'égalait le sang-froid du misérable. Au moment de commettre un crime monstrueux, son visage exprimait un calme absolu ; l'organe qui lui servait de cœur ne battait pas plus vite.

Son plan était fait. La jeune fille morte, il s'en irait tranquillement en refermant la porte derrière lui et en emportant les clefs.

Il n'aurait ensuite absolument rien à craindre.

« Isidore-Auguste Fradin, algébriste, qu'on recherchait certainement, serait introuvable, par l'excellente raison qu'il n'existait pas.

Le restaurateur chargé de la location ne connaissait point son vrai visage et serait hors d'état de le reconnaître. Il s'était également rendu méconnaissable pour se présenter chez madame Laurier, et la preuve c'est que Zénaïde, présente à l'entretien, ce l'avait point reconnu.

— Je déferais toutes les polices de la terre de me mettre la main au collet !... pensait Léopold triomphant.

La lecture du journal aux trois quarts achevée, il regarda sa montre. Elle indiquait deux heures moins vingt minutes.

— Encore un peu plus d'un quart d'heure, se dit-il ; heureusement il me reste les annonces à lire...

Les vingt minutes s'écoulèrent.

A deux heures précises un coup de cloche résonna à la porte du jardin.

L'ex-réclusionnaire se leva d'un bond.

— Enfin ! s'écria-t-il en jetant son journal sur la table. Enfin ! la voici !

Il sortit de la maison, arpenta rapidement l'allée droite du jardin, et ouvrit la porte donnant sur la rue.

L'agréable souriro qu'il avait préparé disparut de ses lèvres ; ses sourcils se froncèrent ; il pâlit et fit un pas en arrière.

Ce n'était point Renée qui se trouvait en face de lui, mais une grande et jolie femme inconnue.

Cette jolie femme, nos lecteurs la connaissent déjà.

— M. Fradin, monsieur, est-ce bien ici ? demanda Zina la blonde.

Tandis que madame Verdier formulait cette question, Léopold avait eu le temps de se remettre.

— Que signifie cela ? pensait-il. Quel diabolique hasard fait échouer à la dernière minute un plan si bien conçu ?

Il ajouta tout haut :

— C'est bien ici, mademoiselle... C'est moi qui suis Fradin... Veuillez me suivre...

— Ah ! je ne demande pas mieux ! répondit vivement la

belle qui battait la semelle sur la neige duroie pour se réchauffer. Je ne sens plus mes pieds, ni mes mains.

— Vous m'apportez des dentelles, n'est-ce pas ?

— De la part de madame Laurier, oui, monsieur... Ah ! sapristi, c'est loin, chez vous, bien plus loin qu'en été... Ça a l'air d'une bêtise, ce que je dis là, et cependant c'est positif. Si je ne connaissais point les chemins qui racourissent, je serais encore en route, et probablement ce soir on m'aurait trouvé gelée... ajouta la jeune femme en riant

Tout en échangeant les paroles précédentes, on était arrivé au seuil du pavillon. Léopold ouvrit la porte et dit :

— Entrez, mademoiselle... Il y a un bon feu...

— Franchement, ça me fait plaisir... J'ai traversé la Marne et ça m'a donné l'onglée...

Zirza franchit le seuil de la salle à manger et s'approcha du foyer pétillant avec une satisfaction manifeste.

— Les dentelles sont dans ce carton... poursuivit-elle ensuite.

— Vous avez aussi la facture ?...

— Oui, monsieur, la voilà...

— Il me reste mille francs à payer, n'est-ce pas ?...

— Tout juste...

— Je vais vous les donner, répliqua l'ex-réclusionnaire en tirant de sa poche son porte-monnaie. Mais prenez ce siège et chauffez-vous.

Zirza s'assit et tendit ses pieds vers le feu.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes chez madame Laurier ? demanda-t-il en alignant un à un des louis sur la table.

— Depuis ce matin seulement, mais nous sommes de vieilles connaissances...

— Votre patronne augmente son personnel ?...

— Non, monsieur... Je remplace la demoiselle de magasin...

— Mademoiselle Renée ?

— Tiens ! vous la connaissez !

— De vue et de nom seulement... C'est une jeune fille d'une physionomie fort intéressante...

— Un ange, monsieur !... un ange !...

— Elle était encore là hier...

— Oui, mais depuis hier il a passé de l'eau sous les ponts...

— Vraiment ! Mademoiselle Renée serait-elle malade ?...

— Malade, la chère mignonne ! Non... non... grâce à Dieu !... Elle ne s'est jamais si bien portée, et aujourd'hui, pour la première fois depuis que je la connais, je l'ai vue joyeuse...

Léopold avait cessé de compter l'argent.

Ce que Zirza lui racontait là l'intriguait au plus haut point et lui causait une vague inquiétude.

— Alors, reprit-il d'un ton insinuant, il lui est arrivé des choses heureuses ?

— Oh ! oui, heureuses, vous pouvez hardiment en jurer !... Pensez donc, une jeune fille dont l'existence, jusqu'à ce jour, a été un vrai roman !... N'ayant jamais connu ni son père ni sa mère... traquée par de mystérieux ennemis qui ont voulu la tuer et qui ont commis crime sur crime pour voler, non pas à elle mais à la personne qui veillait sur elle, une lettre d'où dépendait son avenir et sa fortune ! Pauvre Renée, obligée de se faire demoiselle de magasin à quatre-vingt-dix francs par mois, et brusquement, quand tout espoir semblait évanoui, retrouvant ce qu'elle avait perdu... C'est ça, une chance !...

Le cœur de Léopold battait à se rompre.

— Ce que vous me racontez là m'intéresse au plus haut point, quoique ce ne soit pas très clair... dit le misérable. Qu'est-ce donc que mademoiselle Renée a retrouvé ?

Zirza, heureuse du bonheur de son amie, était en voie d'expansion, et ne pouvait soupçonner d'ailleurs le danger de ses confidences.

— La lettre... répliqua-t-elle, la fameuse lettre...

— Et comment ?

— Par un pur effet du hasard... dans le sac qui avait été volé à la dame de compagnie...

Léopold serrait les poings avec une telle violence, que ses ongles entraient dans les paumes de ses mains.

Zirza continua :

— Or, devinez à qui cette lettre était adressée...

— Ne deviner ? Impossible...

— A un notaire de Paris chez qui elle est allée ce matin, et qui lui a remis un paquet de papiers contenant à ce qu'il paraît la fortune à laquelle la chère mignonne avait droit...

Épouvanté de ce qu'il venait d'apprendre, l'ex-réclusionnaire oublia son rôle, et sans déguiser sa voix, ainsi qu'il l'avait fait jusqu'à ce moment, s'écria avec un accent de rage :

— La fortune ! Elle a la fortune !...

Zirza se leva brusquement. Le changement de voix et l'exclamation étrange de son interlocuteur lui causaient une surprise mêlée d'effroi.

— Qu'est-ce que vous avez donc ? lui demanda-t-elle en le regardant bien en face ?...

Léopold avait déjà retrouvé son sang-froid...

— Ce que j'ai ? répondit-il en reprenant l'accent exotique. Je n'ai rien, mais je suis étourdi, comme tout le monde le serait à ma place, des singulières combinaisons du hasard... Vous aviez raison de l'affirmer tout à l'heure, l'existence de votre jeune amie est un vrai roman... Ce roman finit bien... tant mieux... je l'en félicite, car elle est digne de son bonheur...

Une lueur soudaine traversa l'esprit d'Isabelle. Elle se souvint des mystérieux ennemis qui poursuivaient Renée, qui l'avaient attirée dans un piège et qui, la croyant morte, avaient assassiné madame Ursule... Elle eut peur d'avoir trop parlé.

L'évadée de Troyes ne la perdait pas de vue. Il lut sa pensée dans son regard.

— Allons, se dit-il, je me suis trahi... Cette fille se défie... Elle ne sait rien, mais elle devine, et peut mettre sur leurs gardes Paul et Renée... Elle devient dangereuse... tant pis pour elle...

Les cinquante louis formant le solde de la somme due à madame Laurier étaient étalés sur la facture.

— Voici vos mille francs, mademoiselle... reprit le misérable.

— Merci, monsieur.

Et, après avoir compté l'or, Zirza le mit dans son porte-monnaie.

— La patronne m'avait prévenue que madame Fradin désirait me parler pour d'autres commandes... fit elle ensuite.

— En effet mais ma femme, un peu souffrante aujourd'hui, garde le lit... Elle passera demain ou après-demain chez madame Laurier...

— Alors, je vais me sauver... Il y a loin d'ici à la station par un froid pareil...

Et Zirza, dont la défiance n'existait plus, remit ses gants.

— Êtes-vous réchauffée ? demanda Léopold.

— Complètement.

— Eh ! bien, pour achever l'œuvre commencée par le foyer, permettez-moi de vous offrir un petit verre de liqueur tonique et reconfortante...

— Mais, monsieur... je ne sais si je dois...

— Bah !... laissez-vous tenter... cela vous fera du bien, j'en réponds, et vous ne me refuserez pas le plaisir de trinquer avec vous...

— Eh ! bien, soit, monsieur, j'accepte...

Tout en parlant, Léopold apportait deux verres et la bouteille de liqueur qu'il posait sur la cheminée.

— La couleur est jolie... fit Zirza en souriant.

L'évadé de Troyes remplit les verres ; il en prit un et présenta l'autre à Zirza.

— A votre santé, monsieur... dit-elle en approchant la liqueur de ses lèvres et en y goûtant ; puis elle ajouta : C'est très bon, ça ressemble à de la chartreuse...

— Ce n'est pas de la chartreuse... c'est du curaçao de Hollande, d'une espèce toute particulière.

Zirza vida le verre d'un seul trait, le reposa sur la table et poursuivit :

— Vous aviez raison... Je me sens tout à fait bien... Maintenant, je file... Il est trois heures... Je serai à Paris avant la nuit... Au revoir monsieur...

— Encore quelques gouttes...

— Oh ! pour cela, non... Je vous re...

Zirza ne put achever le mot commencé. Elle chancela et porta la main à sa poitrine en balbutiant d'une voix étranglée.

— Ah !... qu'est-ce que j'éprouve... c'est du feu...

Léopold la regarda avec un sourire d'une effrayante expression. Elle comprit, poussa une exclamation de terreur et bégaya, les yeux fixés sur le verre resté plein qu'elle désigna de ses mains tremblantes :

— Vous n'avez pas bu... tout à l'heure j'avais deviné... Cette liqueur, c'est du poison... vous êtes un des assassins de Renée... c'est elle que vous attendiez...

— Et c'est vous qui êtes venue... répondit Léopold du ton le plus cynique. Je n'avais contre vous aucun mauvais dessein ; mais par malheur je me suis trahi, et vous avez en effet deviné juste... Ce n'est pas moi qui vous condamne à ne pas sortir d'ici vivante, c'est la fatalité... Ma parole d'honneur, je le regrette...

— Au secours !... cria la jeune fille dans un suprême effort. A moi !...

Sa voix s'éteignit dans sa gorge ; elle tendit les bras en avant et s'abattit, raide, sur le plancher.

Léopold avait suivi des yeux la marche de cette rapide agonie.

— C'est singulier... se dit-il, Pascal m'a décrit l'effet produit par ce poison sur le comte de Terrys... ça n'était pas ça du tout... Sans doute la dose était trop forte, mais je suis tout de même débarrassé de cette gêneuse...

Il se baissa, appuya la main sur le corsage à la place du cœur et ne sentit aucun battement.

— Elle est bien morte... poursuivit-il. De ce côté là, rien à craindre. Décampons vivement !

Après avoir fouillé les vêtements de sa victime et glissé dans sa poche le porte-monnaie contenant les cinquante louis, il prit sa valise, ferma les persiennes et les portes, et s'éloigna.

— A Renée, maintenant, pensait le misérable.

Et, reprenant le chemin qui coupait à travers champs, il gagna la route de Créteil.

La voiture de Créteil à Charenton passait. Il y monta.

Arrivé à Paris vers quatre heures et demie, il se fit conduire rue de Navarrin où il changea de costume, puis, tirant de sa valise le coffret de cristal, il le glissa dans une de ses poches de son pardessus de fourrures, en se disant :

— On ne sait pas ce qui peut arriver...

Transformé complètement, il sortit de chez lui, se dirigea vers la Bastille et, tout en marchant, il résumait en ces termes la situation :

— Jarrelonge a volé le sac d'Ursule, cela saute aux yeux !

» Un hasard diabolique a mis entre les mains de Renée ce sac qui contenait la lettre de Robert Vallerand au notaire Emile Auguy...

» En échange de cette lettre, le notaire a remis à Renée le paquet cacheté que doit ouvrir M. Audouard, non moins notaire, à Nogent-sur-Seine, et qui contient le reçu des millions de feu notre oncle...

» Ceci est positif, puisque j'assistais incognito aux confidences de Robert à Ursule Sollier, au château de Virey-sur-Seine.

» Or, Renée va partir pour Nogent. Si elle voit M. Audouard, c'est l'effondrement irrémédiable de tous mes plans. — C'est la ruine... Il me faut le reçu des millions !... je l'aurai !...

» Le notaire est absent de Nogent, m'a dit Pascal, et ne doit y revenir que dimanche... Dimanche l'étude sera fermée. Lundi M. Audouard, obligée de se rendre à Troyes où l'appelle par dépêche le procureur de la République, ne pourra recevoir Renée...

» D'ici à lundi j'aurai le temps d'agir... Comment ? Je ne le sais pas encore, mais il est certain que je ferai quelque chose...

» Renée ira-t-elle seule à Nogent ? ..

» Ce n'est pas probable... Paul Lantier, que le diable emporte ! aura certainement l'honneur et la joie de l'accompagner... Ce sera gênant, mais les obstacles, loin de m'abattre doublent mon génie !... L'essentiel est de savoir s'ils sont partis déjà...

Ayant ainsi monologué, Léopold gagna la rue Saint-Antoine et s'engagea dans la rue Bautreillis.

Soudain ses sourcils se froncèrent et son visage prit une expression de colère farouche.

Devant lui un homme, sortant de chez un marchand de vin, traversait la rue. Cet homme portait une bouteille de vin, un pain et deux assiettes couvertes.

Léopold l'avait reconnu du premier coup d'œil. C'était Jarrelonge qui, voulant dîner chez lui, près de son poêle chaud, venait d'acheter ses provisions.

En moins d'une seconde l'évadé de Troyes récapitula ses griefs contre son ancien complice, et ces griefs étaient nombreux. Il ne lui pardonnait pas le vol de son argent et du manuscrit du comte de Terrys, mais une chose lui semblait plus grave encore.

Jarrelonge venait d'entrer dans la maison où Renée avait son logement. Cette circonstance suffisait pour changer en certitude les soupçons de Léopold.

Il ne mettait point en doute que son ex-compagnon de captivité n'eût vendu ses secrets à la jeune fille et livré le précieux sac contenant la lettre au notaire.

— Tonnerre ! murmurait le cousin de Pascal en serrant les poings. Lui, dans cette maison ! Lui, près d'elle ! Ah ! il faudra

bien qu'il me rende les papiers qu'il m'a dérobés... S'il refuse de les rendre, ou s'il ne les a plus, le misérable mourra de ma main...

Un frisson courut sur la chair de Léopold.

— Crimo sur crimo... ajouta-t-il. Eh ! qu'importe après tout ?... Quand nous aurons touché les millions de l'oncle Robert, je quitterai Paris et la France... Bien malin sera celui qui me retrouvera !...

En monologuant ainsi, l'ex-réclusionnaire avait fait halte dans la rue en face de la maison qu'habite Renée. Il mit la main dans sa poche de pardessus, et ses doigts rencontrèrent le coffret de cristal qu'il y avait enfoui.

Un sourire indéfinissable vint à ses lèvres.

— Questionner les portiers, dit-il ensuite, ça me sourit médiocrement... On a beau s'être fait une tête, ces gens-là finissent toujours, si les choses ne tournent pas bien, par devenir des témoins dangereux... Et pourtant je voudrais savoir si Jarrelongo habite positivement cette maison ou s'il n'y vient qu'en visiteur... Comment m'y prendre ?

Tout en réfléchissant, Léopold se promenait de long en large sur le trottoir d'en face, en ayant soin de ne point perdre de vue la porte.

Soudain il s'arrêta. Jarrelongo venait de reparaitre, une bouteille à la main, et remontait la rue Beautreillis du côté de la place de la Bastille. Léopold le suivit.

Le libéré entra chez un épicier et tendit sa bouteille à un garçon qui la remplit à demi d'un liquide incolore, provenant d'un bidon portant en grosses lettres cette étiquette : PÉTROLE.

Le ci-devant réclusionnaire regardait à travers les vitres et ne perdait aucun détail de ce qui précède. Il vit son ex-complice passer au comptoir, payer et se diriger vers la porte, et il s'empressa de tourner sur ses talons afin de n'être pas reconnu, mais, quand Jarrelongo fut sorti, il le suivit de nouveau.

— Pas besoin de questionner les portiers... pensait-il. Je saurai le logement qu'habite mon bonhomme...

Il pressa le pas, entra dans la maison une demi-minute après Jarrelongo, passa rapidement, en marchant sur la pointe des pieds, devant la loge de la concierge qui ne fit point attention à lui, s'engagea dans l'escalier et grimpa jusqu'au deuxième étage où il s'arrêta et prêta l'oreille.

Un pas retentissait sur les marches, au-dessus de lui. Jarrelongo montait doucement.

Après une courte halte au troisième étage, il continua son ascension, atteignit le quatrième et s'enfonça dans le couloir sur lequel donnait sa chambre. Il ouvrit la porte, entra et referma derrière lui.

Un morceau de bougie, long tout au plus de quelques centimètres, achevait de se consumer sur la table. À côté se trouvait une lampe à pétrole.

Jarrelongo ôta le verre, remplit la lampe du liquide qu'il avait apporté, alluma la mèche, éteignit la bougie, poussa un « ouf ! » de satisfaction, s'assit, déboucha sa bouteille de vin, coupa son pain, découvrit les assiettes, et commença son repas avec appétit.

A peine venait-il d'avaler la première bouchée du ragoût de moutons aux pommes de terre confectionné chez le « mastroquent » d'en face, qu'il tressaillit violemment. On venait de frapper à la porte de sa chambre.

Toute chose imprévue l'inquiétait. Il ne répondit pas et il attendit. On frappa de nouveau.

— Qui peut venir ? se demandait le libéré.

La réponse à la question qu'il se posait ainsi ne se fit point attendre.

Jarrelongo avait laissé la clef à la serrure. Léopold sentit cette clef sous ses doigts, la tourna, ouvrit et parut sur le seuil.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XIV

JEAN DEBACLE.

— Je vous le promets, madame, dit Clotilde.

— Connaissez-vous les galeries, mademoiselle ? demanda Lorin.

— Hélas ! monsieur, depuis huit jours je n'ai point quitté le salon d'essayage où vous m'avez trouvée.

— Et où vous pleuriez, je crois... Oh ! cette Mme Barnabé ! Est-ce votre faute à vous toutes si vous êtes jeunes, et si elle vieillit !

Auguste Lorin guida la jeune fille à travers les salons et les magasins, et s'arrêta près d'un vaste escalier, décoré avec une grande richesse. Il la salua :

— Vous êtes rendue, mademoiselle.

Clotilde demeura un moment debout sur le seuil de la galerie. Ses regards se fixèrent sur les diverses toiles ornant les murs, puis elle laissa échapper une exclamation de joie, et marcha de côté où se trouvait la toile représentant « Yvonne » riant aux mouettes et au ciel bleu.

Au bruit léger de ses pas Antoine Mérand se retourna.

— Mademoiselle Clotilde ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Mademoiselle vous êtes chargée de la vente de trois toiles charmantes, sans signature, et sans désignation d'adresse.

— Les tableaux de mon frère, oui, monsieur, les voici tous trois ; « Yvonne », « portrait d'une ravissante enfant rencontrée au bord de la mer ; l'« Cavalier » en costume de satin gris, et une « Tête d'Étude... Les voilà tous ! Et dans quelle belle lumière ! Ils me semblent encore mieux qu'à son atelier.

Les yeux de Clotilde brillaient, l'amour fraternel donnait un doux rayonnement à son visage pâle ; elle attendait un éloge, elle paraissait l'implorer.

— Ces toiles sont en effet trois bijoux, mademoiselle ; aussi exposées depuis hier, trouvent-elles acquéreur aujourd'hui... Combien en désire monsieur votre frère...

— Il m'a recommandé de faire pour le mieux, monsieur, voilà tout... Je n'ai guère l'habitude de ces sortes de négociations... Vraiment, je vous serais reconnaissante de fixer vous-même le chiffre de l'estimation.

— Trois mille francs vous semblent-ils suffisants, mademoiselle ?

— Certes, monsieur, répliqua Clotilde dont les joues se couvrirent d'une vive rougeur. Voilà un succès qu'il n'attendait ni si rapide ni si brillant. Il sera bien heureux.

— Pourquoi ne viendrait-il point me trouver ? J'aime les

jeunes gens d'avenir, et votre frère en a.

— En ce moment il est à Rome, monsieur.

— A-t-il remporté le prix du concours ?

— Oui, monsieur.

— Mais alors j'ai vu son tableau de « l'Enfant Prodigue... Attendez donc, j'ai la mémoire des noms... Gualbert, Landry Gualbert ! N'est-ce pas...

Clotilde pâlit subitement et ses petites mains se joignirent.

— Je vous en supplie, monsieur, oubliez son nom et le mien... Je ne rougis pas de ce que je fais aujourd'hui. Notre ruine a été trop complète, trop subite, pour que je n'essaie point de venir en aide à ma famille... Mais un jour Landry sera célèbre, ce jour-là, je souhaiterai qu'on ignore que Clotilde Gualbert a été cruellement traitée dans cette maison...

— Par cette mégère de Barnabé ! J'en étais sûr. Ah ! si le patron me croit, on la changera de département ou mieux on la mettra à la retraite, cette effarouchée d'oiseaux, ce tyran de jeunes filles. Vous n'êtes point la première ayant à vous en plaindre. Nous la connaissons tous ! Tous nous la détestons !

— Peut-être n'a-t-elle pas tout à fait tort, monsieur, le métier que j'essaie est bien nouveau pour moi, je m'efforce seulement de faire de men mieux. Du reste, elle serait impuissante à me décourager. Quand je crois remplir un devoir, rien ne se place entre ce devoir et moi... Je regrette d'avoir laissé échapper une plainte involontaire. Oubliez-le, je vous en prie... Souvenez-vous seulement que je ne suis ici que Mlle Clotilde... Cependant veuillez dire à la personne qui désire acheter ces tableaux, qu'à son retour, mon frère ira signer ces toiles ; dans cinq ans, j'espère qu'elles auront acquis une véritable valeur.

— Voulez-vous me permettre d'en régler tout de suite le prix ?

— Volontiers, monsieur.

Antoine Mérant tira de sa poche trois billets de mille francs, et les plaça sur la table, tandis que Clotilde écrivait son reçu.

Au moment où elle se levait en le tendant à Mérant, Athanase Besnard parut à une extrémité de la galerie ; ses yeux allèrent successivement du visage de Clotilde à la « Tête de jeune fille ; » il paraissait les comparer et les confondre dans un même sentiment d'admiration.

Clotilde remercia chaleureusement Antoine Mérant, puis elle ajouta gaiement.

— Je suis restée plus d'un quart d'heure, vous verrez que je serai grondée !

Quand elle eut disparu Athanase Besnard s'avança.

— L'as-tu reconnue ? demanda-t-il.

— Comment l'aurais-je fait ? Je ne la connais pas.

— Mais, mon vieux Mérant, la « Tête d'Étude » est un portrait... Ne retrouves-tu pas là les yeux bleus, les cheveux blonds de cette jeune fille ?

— Vous avez raison ; la sœur a posé pour le frère.

— Je me souviens de tout maintenant. Au milieu de mes préoccupations, de mes affaires, j'avais oublié les confidences du docteur Chaumas... Cette jeune et belle créature est la fille d'un financier ruiné, André Gualbert, intime amie de Bozan de Breuil... C'est pour venir en aide à sa famille qu'elle se condamne à vendre ici mes manteaux et mes confections !... On l'appelle Mlle Clotilde, et on lui paie une centaine de francs par mois...

Besnard acheva ces mots d'une voix brève trahissant une sorte de raillerie douloureuse ; Antoine Mérant ne répondit rien. Il allait d'une toile à l'autre et murmurait :

— Il ira loin ce Landry Gualbert ! Allons, si le père fut un maladroit en matière de finances, le frère et la sœur ont de l'esprit et du talent pour vingt... A propos, sais-tu que Mme Barnabé...

— Je l'ai entendue ce matin reprendre rudement une pauvre fille qui sans doute n'était autre que Mlle Clotilde...

— Vous allez renvoyer cette mégère, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, répéta Athanase, plus tard... Vous, dès demain, demandez à Mlle Clotilde si son frère ne pourrait pas m'envoyer de Rome quelques études ou quelques belles copies... Au revoir, Mérant, et merci.

Le soir même, le cœur débordant de joie, Clotilde transmettait à son frère la requête d'Antoine Mérant.

XVI

A MAZAS

Pendant les premiers jours qui suivirent son emprisonnement, Bozan de Breuil conserva son énergie et sa présence d'esprit. A tout prix il souhaitait être libre afin de chercher le moyen de reconstituer la « Société Universelle » sur de nouvelles bases. Il demeurerait convaincu qu'en réunissant ses actionnaires, en faisant un appel de fonds il parviendrait à sauver une situation périlleuse. On l'avait précipité dans un abîme, il tenterait tout, non seulement pour essayer d'en sortir, mais encore pour sauver de la ruine ceux qui avaient eu confiance dans sa probité et dans son savoir-faire.

Bozan de Breuil pouvait avoir commis des imprudences, il restait indemne d'actions véreuses. On avait le droit de le juger audacieux, mais non de le traiter en malhonnête homme. Mais la grande tribu juive, qui avait d'un seul coup et dans une journée consommé sa ruine, ne permettait point que Bozan de Breuil se relevât.

Il lui fallait cette victime. Non seulement parce que la rapide fortune du financier l'avait offusquée, mais parce qu'en sapant l'édifice de cette richesse elle voulait prouver aux catholiques qui tentaient de s'unir en confondant leurs capitaux, contre les banquiers juifs, que la partie resterait toujours inégale, et la lutte stérile, sinon dangereuse. Frapper Bonaventure Bozan à cette heure, c'était atteindre à la tête un colosse qui venait d'épouvanter brusquement la race sémitique. Tous les efforts du malheureux pour obtenir sa liberté sous caution demeurèrent inutiles. Il lui fut interdit de correspondre avec ses amis et sa famille. On le garda au secret comme un malfaiteur, et seul, son avocat obtint de conférer avec lui.

Les nouvelles qu'il apporta étaient mauvaises. La justice étudiait en ce moment ses livres. Ou ne se contentait plus de le déclarer en faillite, il fallait trouver le moyen de le déshonorer en intentant une affaire en police correctionnelle.

— Votre gendre s'est montré admirable de dévouement, dit au financier le vieil avocat. Si vous n'êtes point déjà libre, ce n'est certes pas sa faute. Chacun rend hommage à sa conduite qui est vraiment celle d'un galant homme.

Bozan de Breuil laissa échapper un soupir.

— Hélas ! reprit-il, on doit juger sévèrement la conduite de sa femme.

— Peut-être, mais chacun sait que le prince Mikael Ypsolani a fait ce qu'il a pu pour la décider à sacrifier sa dot.

— Ah ! fit Bonaventure en laissant éclater le désespoir dont son âme était pleine, je ne me consolerais jamais, voyez-vous, ja-

mais ! Peut-être trouverai-je le moyen d'acquiescer de nouvelles richesses ; je suis intelligent, et j'inspire une grande confiance à ceux qui me connaissent : mais quand bien même j'amasserais d'autres millions, une blessure saignera toujours au cœur.

Ma femme, ma fille m'ont abandonné à l'heure du péril et de la ruine. Il n'y avait rien dans leur cœur, rien ! Et cependant depuis que je suis le mari de Joësa, j'ai tout fait pour lui plaire... Je l'ai traité d'abord en enfant capricieuse et gâtée, mettant sur le compte de son éducation ses travers et ses défauts. Ma fille était pour moi l'objet d'un culte.

Fou que j'étais ! Il me semblait qu'en allant au-devant de leurs désirs, en leur donnant un train royal, en les alliant à un prince, j'acquiesçais des droits illimités à leur reconnaissance et à leur tendresse. Je me suis trompé, je les enfongais plus avant dans leur égoïsme, voilà tout. On cessa de me considérer comme un mari, comme un père ; je ne fus plus que le banquier dont la caisse resta inépuisable.

Tandis que je pâlisais sur mes livres, que je créais des systèmes financiers, que je rêvais de grandes choses, ayant toujours en vue leur bonheur plus que le mien, elles m'oubliaient dans mes bureaux ou mon cabinet de travail, couraient les bals, les fêtes, m'envoyaient leurs notes, et me trouvaient suffisamment payé de mes générosités et de mes soins par le bruit que faisaient les journaux de la beauté de leurs fêtes et du luxe de leurs toilettes.

Un mot me suffisait en remerciement de tout ce que je réalisais pour elles. Quand on se croit aimé, cela rend tout facile, voyez-vous. Et je me trompais ! Dans ces deux âmes également ingrates, rien ! rien ! Voilà la vraie ruine, mon cher maître ! celle dont je ne me relèverai pas...

— Elles reviendront...

— Si j'échappe aux filets qui m'enserrent, peut être... Sinon, jamais. Que leur importe de vivre à l'étranger ? Les gens qui possèdent des millions trouvent partout, à toute heure, des trésors d'indulgence. Est-ce que le malheur ne devait point les jeter dans mes bras ? Je comprends l'entraînement, la folie du luxe, les abus de la vanité, j'exécuse tout cela, elles étaient élevées dans la mollesse et l'insouciance.

Joësa ne possédait que l'instruction donnée aux femmes de son pays. Elle aimait les longues siestes et la parure ; sa fille, grandie à ses côtés, partageait ses goûts. J'aurais pu exiger que Mercédès reçût une autre éducation, j'avais manqué d'énergie pour cela. Pas de caractère et pas de cœur ! je suis certain qu'à cette heure elles sont à la promenade ou qu'elle reçoivent des visites...

— Si vous leur écriviez ? dit l'avocat.

— Sais-je seulement leur adresse. Mercédès n'a pas donné de ses nouvelles à Mikael... Et puis, vraiment, ce serait inutile. N'en parlons plus. Je voudrais même cesser d'y songer. N'ai-je rien de plus précieux au monde que ces deux femmes assez misérables pour me laisser à terre, vaincu, presque désespéré. Il faut sauver mon honneur de ce sinistre, maître Leroux. Je vous le jure, je suis un honnête homme. La coalition qui a ruiné le passé et compromis l'avenir ne peut rien sur ma réputation. On s'efforcera de la ternir, je le sais, mais je lutterai, je vous jure que je lutterai...

Il s'arrêta, pris de suffocation.

— Si je puis, dit-il, si j'ai le temps... Vous me trouvez dans un moment où je conserve un peu d'énergie, mais j'ai peur, oui, j'ai peur qu'elle ne dure pas. Je suis atteint au cœur, voyez-vous... Il est temps que je sorte d'ici... les murailles m'écrasent.

Je conçois qu'un criminel y reste et y vive. Il a l'effroi de son crime.

Au fond de sa conscience il sait avoir mérité le châtiment qui l'atteint... mais moi je n'ai rien fait, rien ! Et si j'étais hors d'ici, je sauverais tout : mes intérêts et ceux d'autrui... J'en réponds sur ma vie... En me tenant enfermé, on m'assassine moralement...

— Ne perdez pas l'espérance de devenir libre sous caution, répondit maître Leroux. Je vais revoir le prince Ypsolani, et nous prendrons ensemble les mesures nécessaires... Travaillez, préparez un mémoire, fournissez-moi des éléments de défense, si le malheur s'acharne après vous...

— J'essaierai, dit Bozan, oui, j'essaierai. Qu'on me rende libre ! Je ne demande que cela, et tout sera sauvé.

L'avocat le quitta sur cette parole qui résumait la pensée et les désirs de Bonaventure.

Suivant le conseil de maître Leroux il travailla avec ardeur à un long mémoire dans lequel il expliquait les opérations faites, le résultat qu'elles promettaient, le tort que lui causait une détention préventive. Pendant les jours qu'il employa à rédiger ces longues pages, il ne défailit pas un seul instant. Il arrivait presque à écarter de son souvenir la pensée de sa femme et de sa fille.

L'honneur en ce moment le préoccupait plus que tout le reste. Leroux approuva le mémoire, et promit d'en communiquer des fragments à un magistrat de ses amis qui jouissait d'une légitime influence. Après l'avoir lu, ses doutes, et la suspicion dans laquelle il tenait Bozan de Breuil ne pouvaient manquer de s'évanouir. Il agirait sur l'esprit du juge d'instruction, leurs familles étaient alliées, et tout s'arrangeait à bref délai.

Rassuré par les promesses de son avocat, Bonaventure attendit. Un jour, puis deux jours, cinq se passèrent sans nouvelles.

Bozan écrivait à maître Leroux, le suppliant de lui apprendre ce qui se passait.

L'avocat se heurtait de tous côtés à des difficultés nouvelles. Les ennemis du financier avaient mis en avant des influences bien autrement puissantes. On venait d'intéresser Valgras à la cause des banquiers juifs, et celui-ci après une promesse de bénéfice fabuleux dans une nouvelle affaire, s'engagea à demeurer neutre et à laisser Bozan se débrouiller comme il pourrait.

Valgras avait cependant de grandes obligations à Bonaventure. Grâce à celui-ci il avait ajouté quelques millions de plus à sa récente et scandaleuse fortune. Mais Valgras, après avoir répété sous toutes les formes de l'art oratoire à l'usage des tribuns qu'il n'avait dans la vie d'autre intérêt que celui du triomphe et de la prospérité du peuple, abandonnait la cause du prolétariat à mesure qu'il prenait un rang plus élevé parmi ces parvenus de grandes terres et de hauts revenus. Sa conscience politique changeait de peau. Conservateur de fraîche date, il n'en était désormais que plus ardent à la défense des intérêts des propriétaires fonciers.

Cet homme qui avait connu la misère, éprouvait le besoin d'un luxe fou, et pour en satisfaire les caprices renaissants, jamais il ne possédait assez. On pouvait lui offrir sans fin des bénéfices dans les spéculations mises sous son patronage ; il vendait son nom et son crédit avec une impudeur de juif. Sa protection demeurait acquise au plus offrant.

Bozan de Breuil l'avait eu pour lui tant qu'il était resté au pinacle, maintenant qu'il était à terre, Valgras ne trouvant ni politique ni lucratif de tenter de le reveler, l'abandonnait sans vergogne. Le jour où on vint lui demander de se déclarer contre son ancien allié, il ne s'y refusa même pas. De ce jour seulement Bonaventure se trouva définitivement perdu.

Il avait envoyé maître Leroux chez Valgras afin de faire vibrer les cordes sensibles du député; contre son attente, l'avocat le trouva retranché derrière une série d'arguments inattendus.

La conscience de Valgras s'éveillait, Bozan de Breuil avait commis de telles imprudences qu'il y avait danger à tenter de le soutenir désormais. D'ailleurs, Valgras n'avait aucun titre pour cela. S'il s'était agi seulement d'une complication commerciale, il aurait peut-être été possible, au moyen de sacrifices d'argent demeurés secrets, de l'arracher à une situation dangereuse; mais Bonaventure se trouvait maintenant à la disposition de la justice, cette justice dont le premier des devoirs est de se montrer rebelle à toute simonie.

Essayer la corruption, n'aboutirait qu'à augmenter les dangers courus par le malheureux financier.

Chacun le plaignait. Valgras lui-même rendait justice aux intentions de Bozan de Breuil, frappé en plein succès d'un coup de foudre; mais qu'y faire? La foudre était tombée. Il s'agissait d'attendre la décision du juge d'instruction qui rendrait sans nul doute une ordonnance de non lieu. On verrait après. Il deviendrait peut-être possible de travailler à relever le crédit de Bonaventure; mais dans le présent, on ne pouvait rien!

Maître Leroux écouta cette phraséologie creuse dans laquelle il ne retrouvait rien de la nature en apparence franche et hardie du tribun. La conduite de Valgras le troubla si fort qu'il n'osa transmettre verbalement ses refus au prisonnier, et se contenta de lui écrire. Il le fit avec une brutale franchise, traitant Valgras avec une rigueur méritée, et ajoutant que rien ne l'étonnait de la part d'un pareil homme.

Bonaventure fondait sur la protection de Valgras son dernier espoir de salut. Le député occupait une si haute place à la chambre, on paraissait si bien le considérer comme l'homme en qui s'incarnerait un jour le politique de la nation; il possédait si complètement l'art de séduire les hommes et d'entraîner les masses, que Bonaventure aurait pu gagner la victoire si difficile qu'elle fût, s'il était parvenu à ranger Valgras de son parti.

Tous ceux qui occupaient un haut emploi, visaient à la puissance d'un grand crédit et se sentaient disposés à toutes les concessions pour parvenir, avaient ou auraient besoin de Valgras. On le ménageait comme une puissance occulte qu'il eût été dangereux de tourner contre soi. Ce qu'il voulait, il le pouvait. Mais à cette heure Valgras ne souhaitait qu'une chose, une seule.

Arrivé au point qu'il avait su atteindre à force de volonté, de hardiesse et d'impudence, il éprouvait le besoin de donner une base inébranlable à sa fortune politique.

Il avait assez lu l'histoire, il connaissait assez ce que valent les faveurs populaires pour n'en point redouter les brusques variations. Le député élu victorieusement dans cinquante circonscriptions différentes, pouvait un jour échouer misérablement.

Au désert le sable dont les vagues roulent sous le vent du simoun finit par ensevelir les colosses. Valgras redoutait parfois de subir le même sort et de voir succéder une brusque éclipse de crédit à une puissance incontestée. Il s'y résignait, croy-

ant qu'il lui serait toujours possible de retrouver le port et d'y faire entrer son vaisseau toutes voiles déployées.

Mais ce qu'il eut redouté plus qu'un échec politique, c'eût été la pauvreté. Il n'était point de la trempe de ceux qui cultivaient les laitues après avoir gouverné. Son crédit pouvait périr pourvu qu'il gardât sa fortune.

Il avait connu les tristesses de la gêne, les affres du besoin et les humiliations de la pauvreté. Il avait eu faim, il avait eu soif, on l'avait mis à la porte de garnis misérables, plus d'une fois il hésita à se présenter dans les bureaux de rédaction d'un journal, faute d'habits convenables.

Et pour se venger de ces privations et de ces hontes, il voulait se plonger dans les raffinements de la mollesse, épuiser la coupe des jouissances sensuelles, se faire un dieu de lui-même, être sûr que durant sa vie il pourrait conserver ses habitudes de sybarite. Et dans ce but il entassait millions sur millions, calculait sans fin, plaçait et déplaçait ses fonds, les obligeait à lui fournir à force de combinaisons et d'adresses des sommes fabuleuses.

Il lui devenait indifférent de vendre sa parole, de trafiquer de sa protection, de sacrifier des amis, même ceux des mauvaises heures.

Les ambitieux sont ingrats. Valgras achetait des immeubles, plaçait des fonds à l'étranger, acquérait de la rente, fondait des journaux qui, tous, réussissaient, se jetait à toutes les éventualités productives, meublait des châteaux, et répétait avec le cynisme qu'engendre le succès: « Il me faut deux millions de revenus! » — Et il travaillait à les gagner.

Aussi fit-il sans hésitation cause commune avec les banquiers juifs ayant intérêt à la perte de Bozan de Breuil, qui entraînait avec lui l'écroulement des immenses affaires entreprises en dehors du concours de la tribu sémitique.

Bonaventure relut deux fois la lettre de maître Leroux, puis il s'accouda sur la table et demeura longtemps immobile.

Il fut tiré d'une douloureuse rêverie par l'entrée du géolier venant l'informer que le juge d'instruction le mandait au palais.

Une voiture l'attendait, il y monta.

La fièvre le gagnait. Puisqu'on le demandait, c'est que l'examen de ses livres ne renfermait pas suffisamment aux yeux du magistrat son innocence.

Qu'allait on lui dire? Sur quels points roulerait son interrogatoire? S'il l'avait su, s'il lui avait été possible de se concerter avec maître Leroux, il eut trouvé un conseil, un encouragement dans les paroles de l'avocat.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1833—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1832)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er janvier dernier, et même une liste complète (brochée) de l'année 1831, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{ie}. Editeurs,

101 1836, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal,